



HAL
open science

1722. Quand l'île de Pâques devient Rapa Nui

Christine Laurière

► **To cite this version:**

Christine Laurière. 1722. Quand l'île de Pâques devient Rapa Nui. L'exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes, pp.303-307, 2019. halshs-03334689

HAL Id: halshs-03334689

<https://shs.hal.science/halshs-03334689v1>

Submitted on 4 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer cet article :

Christine Laurière, « 1722. Quand l'île de Pâques devient Rapa Nui », in Romain Bertrand (dir.), Hélène Blais, Guillaume Calafat & Isabelle Heullant-Donat (coord.), *L'exploration du monde. Une autre histoire des découvertes*, Paris, Seuil, 2019 : 303-307.

1722. Quand l'île de Pâques devient Rapa Nui

Christine Laurière (IIAC-LAHIC)

Ce confetti volcanique perdu au milieu du Pacifique, à l'écart des routes maritimes impériales et commerciales, fait son apparition sur les mappemondes en 1722, quand le navigateur néerlandais Jacob Roggeveen et sa flottille accostent sur une île qu'ils baptisent « Île de Pâques », d'après le jour inscrit au calendrier chrétien, mille ans après sa colonisation par des Polynésiens. S'ensuivent cent-quarante années de rencontres épisodiques – une cinquantaine au moins – entre explorateurs (dont La Pérouse et Cook), marins et insulaires, qui contribuent dans une certaine mesure à l'accélération des changements socio-politiques et religieux profonds déjà à l'œuvre depuis les XVI-XVII^e siècles sur une île subissant une forte pression environnementale – sans mentionner l'introduction de maladies ravageuses contre lesquelles les habitants n'étaient pas immunisés. Le culte rendu aux *moai*, ces géants de pierre, vraisemblablement des ancêtres divinisés, dont la sculpture a cessé au tournant du XVI^e siècle, s'éteint progressivement au profit d'un nouveau culte. Aussi tourmentée et chaotique fût-elle, cette histoire s'écrit avec les Pascuans ; en témoigne l'invention tardive, vers la fin du XVIII^e siècle, du *rongorongo*, cette écriture gravée sur des crosses cérémonielles et des tablettes en bois, les fameux bois parlants, preuve du génie créateur d'un peuple qui tente de s'approprier le *mana* de l'écriture des Blancs en utilisant ces objets tabous exclusivement dans un cadre rituel où ils accompagnent des chants et litanies, perpétuant l'évocation d'un monde ancien en train de sombrer pour laisser place à une nouvelle configuration sociale.

En décembre 1862, le cours des événements prend une tournure définitivement tragique ; c'est à cette date que meurt la vieille civilisation insulaire et que naît la moderne Rapa Nui, dans une série d'exactions brutales et irréversibles qui expulsent les Pascuans de leur histoire ancestrale, brisant à jamais leur mémoire, pour les projeter dans un nouveau monde. Exploration, colonisation, exploitation commerciale et évangélisation se conjuguent pour transformer définitivement et littéralement la physionomie même de l'île, sa topographie, son architecture, sa culture, sa religion, les relations sociales, sa langue : rien n'échappe à ce remodelage, pas même les caractères physiques de la population. L'île enregistre une des plus tragiques pertes humaines de toute l'histoire du Pacifique : en neuf années, plus de 90% de sa population est décimée ou contrainte de fuir l'île. D'environ quatre mille, le nombre d'habitants chute à 111 en 1872. Une série de désastres (razzias négrières menées par des bateaux péruviens, variole, tuberculose, violences) s'enchaîne : l'île, qui a trouvé sa place sur la carte du monde, est devenue vulnérable à cause de son isolement. Repérée par les prédateurs et mercantis, elle n'échappe plus aux circuits impériaux des grandes puissances coloniales. Toute l'élite religieuse disparaît, emportant avec elle le savoir, la culture, la richesse et les subtilités de la cosmogonie pascuane, tout comme l'aristocratie, inaugurant une ère d'instabilités pour

déterminer quel clan peut prendre le pouvoir. À l'orée des années 1880, de l'ancienne société traditionnelle, il ne reste que des lambeaux ; la dernière compétition rituelle pour choisir le nouvel homme-oiseau a lieu en septembre 1878, dans le plus complet néant symbolique. Vidée de son contenu, avec un seul chanteur (christianisé) au lieu d'un chœur pour fredonner les anciennes paroles, la cérémonie est un simulacre.

Ces bouleversements réinscrivent aussi l'île dans un réseau polynésien de diffusions et de circulations humaines, de croyances, de savoirs, alors que celui-ci s'était interrompu vraisemblablement deux à trois siècles auparavant, au moment de la dernière glaciation, de la raréfaction du bois de construction pour les pirogues. Des Pascuans capturés lors d'un raid esclavagiste sont libérés par des insulaires des îles Australes de la Polynésie française. En évoquant ensemble la localisation géographique respective de leurs îles, ils découvrent que l'île de Rapa était « Rapa Iti » (en tahitien : petite extrémité) tandis que la leur était « Rapa Nui », la grande extrémité, littéralement et véritablement la *finis terræ* de la Polynésie (Te Pito 'o te Henua, en pascuan). De retour à l'Île de Pâques en janvier 1864, les rescapés, dont le petit-fils du roi, avaient popularisé le nom de Rapa Nui, bientôt adopté sur l'île. L'ethnonyme choisi par les insulaires est « rapanui » tandis que le qualificatif « pascuan », qui est un exonyme, signifie à lui seul la domination symbolique du monde occidental imposée à l'île depuis sa « découverte ».

La désacralisation et la défiguration de Rapa Nui s'amorcent en 1868, avec l'arrivée d'un régisseur français despotique mandaté par une société basée à Tahiti, qui entreprend de livrer les terres de l'île en pâturage aux moutons, le commerce de la laine étant alors plutôt prospère. Jusqu'aux années 1950, à travers plusieurs compagnies étrangères (chilienne, britannique), le capitalisme colonial privé règne en maître sur l'île. Le Chili – propriétaire officiel depuis septembre 1888, se désintéresse de son sort et de ses responsabilités régaliennes. Cela s'accompagne d'une dépossession des terres arrachées méthodiquement aux insulaires, certificats de vente à l'appui pour sauvegarder les apparences de la légalité. Les hameaux sont progressivement vidés, rasés, et les insulaires regroupés dans un seul village, Hanga Roa, ceint de hauts murs en pierre qu'ils sont contraints de bâtir eux-mêmes, soumis à l'interdiction de circuler librement sur leur propre île. Tout est organisé en fonction des moutons. Les *ahus* (plateformes cérémonielles), les monuments anciens sont démembrés, servant de carrière pour ériger paddocks et corrals, ainsi que des centaines de murets pour cloisonner les parcelles ; des bâtiments, des voies d'accès à l'île et sur l'île sont construits. Les moutons piétinent d'anciens sites sacrés, tabous. Pour les besoins du ranch, les régisseurs successifs transforment radicalement le paysage, la faune, la flore, en introduisant des espèces et variétés étrangères. De nouvelles relations de dépendance s'instaurent avec le ranch de Mataveru, qui s'affirme comme le centre d'activités de l'île, enchaînant très efficacement les insulaires à la compagnie lainière, affectant l'identité même de chacun, définie non plus seulement par l'appartenance à une communauté locale, à un lignage, un clan, mais par une échelle qui gradue la proximité des rapports entretenus avec la compagnie.

Instituée par un régisseur visionnaire, fils métis d'un britannique et d'une tahitienne, une activité lucrative fait son apparition sur Rapa Nui au tournant des années 1880. Plusieurs grandes expéditions scientifiques (Clark, Geiseler, Thomson, Lapelin et le jeune aspirant Julien Viaud, alias Pierre Loti) ont lieu dans les années 1870-1890, qui manifestent la puissante fascination esthétique exercée en Occident par les *moai*, les anciens objets de culte, les

sculptures sur bois, les *rongorongo*. La culture matérielle et symbolique de l'île entre ainsi dans un circuit marchand et muséal globalisé, favorisé par les explorateurs, les régisseurs, les insulaires qui entrent à leur tour dans le circuit monétaire. La marchandisation des objets authentiques étant bien loin de suffire à assouvir la demande, toute une industrie domestique de reproductions de sculptures se met en place avec des pics d'activité frénétique à chaque passage de navire, avec des ateliers de sculpteurs qui savent, très pragmatiquement, s'adapter à la demande.

L'évangélisation catholique par des missionnaires français, à partir de 1864, est d'autant plus efficace que les pères sont accompagnés d'assistants catéchistes mangaréviens qui servent de puissants relais à l'acculturation polynésienne. Les Rapanui ont également bien compris les avantages matériels qui vont de pair avec la nouvelle religion des *tangata hiva*, les étrangers. Plus structurellement, l'église d'Hanga Roa devient le refuge de la vie sociale rapanui, le bastion de résistance passive à la Compagnie (car elle ne lui est pas inféodée) et d'opposition à la colonisation chilienne, avec une faible tentative indépendantiste en 1892 et une révolte millénariste en 1914. Quatre années (1892-1896) d'un calme exceptionnel, sans aucun accostage de bateau, permettent au peuple rapanui de commencer à réécrire leur histoire traditionnelle selon une grammaire intégrant avidement la culture polynésienne sous domination française, la cosmogonie, véhiculées par les mangaréviens et mangaiens récemment christianisés venus s'installer avec les missionnaires. Le héros fondateur pascuan se trouve relégué au profit de son équivalent mangarévien Hotu Matu'a – celui-là même dont on parle aux ethnologues comme un vénérable ancêtre dans les années 1910-1930. Aux calamités étrangères répond la création originale d'une nouvelle identité communautaire, une invention de traditions, qui ambitionnent de reconstituer le passé de l'île avec les lambeaux de mémoire qui survivent, de forger une nouvelle place à un peuple durement éprouvé mais toujours réactif et créatif, à partir d'emprunts culturels massifs, du christianisme et de réinterprétation des valeurs indigènes plus anciennes. Cette nouvelle culture originale s'épanouit dans le cycle des mythes et légendes connus sous le nom de « cycle de Hotu Matu'a », qui raconte l'histoire de l'île, de son peuplement et des guerres entre clans. Elle s'exprime aussi dans une nouvelle langue véritablement rapanui, en profonde recomposition sous l'effet des multiples influences étrangères. Dans les années 1910/1920, plus personne ne comprend les quelques vieillards qui ont connu les temps anciens et s'expriment en vieux pascuan : ils sont allés mourir à la léproserie, loin du village où ils ne se sentent plus à leur place.

Quand les recherches proprement anthropologiques commencent, au tournant du xx^e siècle, l'Île de Pâques n'est plus ou si peu – seul Rapanui existe. Mais l'obsession et la fascination pour les temps immémoriaux, la quête de la pureté et de l'authenticité culturelles, l'impératif de l'ethnographie de sauvetage, vont durablement imprimer leur marque sur la nature des recherches entreprises, tournées largement vers le passé. Il y a un vrai malaise pour appréhender scientifiquement les phénomènes de métissage, de syncrétisme, de reconstruction identitaire et les constituer en objets d'enquête légitimes. C'est tout le paradoxe, par exemple, du terrain effectué dans les années 1930 par Alfred Métraux : alors qu'il pense sauver de l'oubli de précieux et rares vestiges de la tradition orale pour documenter l'histoire et l'ethnologie d'un monde révolu, il fait réellement œuvre d'ethnographe, mais à son insu, en enregistrant la réinvention de l'histoire traditionnelle menée par une poignée de Rapanui dans les années 1890.

Il en va ainsi du cannibalisme de leurs ancêtres, tant décrit et décrié par les Rapanui modernes christianisés : il est totalement fictif et non documenté par l'archéologie récente, même si les archéologues mettent du temps à prendre leur distance avec la tradition orale contemporaine. Il n'est pas jusqu'au savoir engrangé en Occident sur l'histoire de l'île, depuis les relations de voyage européennes des XVIII^e et XIX^e siècles, les gravures, planches d'images et d'objets, photographies jusqu'aux ouvrages plus savants qui ne soient entrés dans ce circuit d'échanges globalisé qui continue à entrer en résonance avec les préoccupations identitaires des Rapanui. Tirillés entre l'Océanie et le Pérou, n'intéressant guère les touristes, ils habitent une île-musée peuplée de géants de pierre qui confèrent toute sa raison d'être à un endroit qui fascine aussi par le destin démesuré de son peuple.

Christine Laurière (CNRS, IIAC)

Références

Collectif, *Ile de Pâques, le nombril du monde ?*, Toulouse, Museo, 2019.

Nicolas Cauwe, *Ile de Pâques. Le grand tabou*, Louvain La Neuve, Versant Sud, 2011.

Christine Laurière, *L'Odysée pascuane. Mission Métraux-Lavachery à l'île de Pâques (1934-1935)*, DPRPS/Lahic, Carnet de Bérose (en ligne)

Steven Roger Fischer, *Rongorongo. The Easter Island script. History, Traditions, Texts*, Oxford, Clarendon Press, Oxford Studies in Anthropological linguistics, 1997.

Steven Roger Fischer, *Island at the end of the world. The turbulent history of Easter Island*, London, Reaktion Books, 2005